

Le Courrier du Mémorial



Bulletin de Liaison des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle

N° 23 / mars 2014

SOMMAIRE

- 1 | Éditorial
- 2-3 | Les rendez-vous de l'AMAM
- 4-5 | Le Rallye 2013 de l'AMAM
- 6-7 | La page du Mémorial
- 8-19 | Dossier : L'enfer de la Grande Guerre
 - En route pour le front
 - Dans la boue des tranchées
 - À l'attaque
 - Après la bataille : les blessés
 - Après la bataille : les morts
 - F. Neau-Dufour et J.P. Rioux dernières publications sur la Grande Guerre
- 20 | Morceaux choisis de Charles Péguy : De la guerre
- I-IV | Fiche pédagogique : La guerre des crayons
- I-IV pages centrales
 - | Les communes adhérentes à l'AMAM

Commémoration du centenaire de la Grande Guerre

« Étranger, va dire à Sparte qu'ici nous gisons, dociles à ses ordres »

Cette inscription se trouvait, à en croire Hérodote, au défilé des Thermopyles où trois cents Spartiates sont morts en 480 av.JC pour préserver la liberté de leurs enfants face à Xerxès le puissant empereur des Perses... Le « devoir de mémoire » ne date donc pas d'aujourd'hui. C'est un devoir de reconnaissance envers ceux qui ont construit notre histoire, ceux qui ont conquis, souvent au péril de leur vie, nos libertés et nos valeurs républicaines et ceux qui ensuite les ont défendues tels ces Poilus de la Grande Guerre, qui ont patagé dans la boue et le sang des tranchées. Et, même si cette histoire nous rappelle une succession de conflits et de violences, c'est à travers un passé de guerres et de révolutions que peut se promouvoir la défense de la paix et de nos droits démocratiques. La commémoration devient alors un partage et un champ d'expériences destinées à défendre nos valeurs citoyennes et à œuvrer à l'édification d'un XXI^{ème} siècle moins brutal et plus généreux.

« *Krieg dem Krieg* » disait Gerd Krumeich, professeur d'histoire émérite à l'Université Heinrich Heine de Düsseldorf, lors de la Rencontre du Centenaire à la Maison de la Région le 17 février dernier. Oui, l'évocation des tranchées, des millions de vies cyniquement sacrifiées de part et d'autre pour des attaques vaines et stériles, est un moyen de « faire la guerre à la guerre », un moyen de mobiliser les gens sur les thèmes de la réconciliation et de la coopération à l'image de F. Mitterrand et H. Kohl à Verdun. L'horreur de 14-18 porte en elle les racines de la coopération européenne même si les succès ne furent pas immédiats, même si l'ère Gustave Stresemann – Aristide Briand fut de courte durée. Le terrain est semé d'embûches.

Nous consacrons donc ce numéro du Courrier du Mémorial à la commémoration du centenaire de la Grande Guerre. Nous y montrerons avec des documents souvent très durs ce que fut la vie de ces gamins – soldats, peu importe qu'ils soient français ou allemands (la grande majorité des Alsaciens, conformément au traité de Francfort, portaient alors le casque à pointe). Tous, d'un côté comme de l'autre, étaient convaincus de défendre leur patrie ; puissent leurs sacrifices être la semence d'une Europe réconciliée ! En réponse à l'inscription des Thermopyles, on pourrait également leur élever des stèles en modifiant le texte : « Étranger va dire à l'Europe qu'ici nous gisons pour que ne se reproduise plus jamais pareil carnage ». Pensons donc à eux afin que ne se réalise point la crainte de Roland Dorgelès : « *On oubliera. Les voiles de deuil, comme des feuilles mortes, tomberont. L'image du soldat disparu s'effacera lentement dans le cœur consolé de ceux qui l'aimaient tant. Et tous les morts mourront pour la deuxième fois.* » (Les Croix de Bois, 1919) Pour éviter cela « *il faut commémorer le sacrifice des soldats et des civils sans glorifier la guerre* » conclut l'historien Jay Winter. ■ Le Monde du 18 février 2014

Marcel Spisser, 19 février 2014

RALLYE 2014 LE 18 MAI
Départ de Strasbourg à 9h

Troisième Rencontres des Mémoires
Du 18 au 20 novembre / Thème : la frontière

Les rendez-vous de l'AMAM



Le Centième !

Le 11 mars 2014 s'est tenu au Michel le centième café d'histoire animé par Jean-Pierre Rioux (voir ci-après page 19). Un grand moment suivi d'un échange de forte convivialité autour du verre de l'amitié...

C'est le jeudi 3 février 2005, à 20 heures 30, que l'AMAM a porté sur les fonts baptismaux le premier café d'histoire sous le haut patronage de Gérald Chaix, recteur de l'Académie. Pour la circonstance, on avait invité Georges Bensoussan, directeur de la revue *Histoire de la Shoah*, qui a passionné le public en démontrant que toutes les bases du sionisme étaient là avant la Shoah...

Le succès fut immédiat et la cafétéria des DNA où se déroulait l'événement dut refuser du monde compte tenu de l'affluence. Aussi, dès le deuxième café, s'est-on déplacé au snack Michel, avenue de la Marseillaise qui, la qualité de l'accueil aidant, est devenu le temple de l'histoire pour les strasbourgeois. Dès lors, le succès n'allait jamais se démentir et, de Barberousse à Gorbatchev, les sujets les plus variés



Une affluence jamais démentie !

furent abordés en balayant toutes les périodes historiques. Des historiens prestigieux, Jean-Pierre Rioux (un record avec quatre cafés), Dominique Borne, Nicolas Werth, Pierre Rigoulot, Léon Strauss, Alfred Wahl, Jean Racine, Georges Bischoff, Robert Steegmann, Jean Uberfil, Corine

Defrance..., des journalistes, Marielle Larriaga, Charles Silvestre, Philippe Jacqué..., des musiciens, Amaury du Clauzel, Philippe Olivier..., des artistes, Francine Mayran..., des témoins, Sam Braun, Hubert France... se sont succédé au micro des cafés. À la demande de nos amis haut-rhinois, une deuxième implantation s'est installée à Mulhouse au « Grand Comptoir » (anciennement Buffet de la gare)... et certains cafés consacrés à la deuxième guerre mondiale se sont déroulés au Mémorial de l'Alsace-Moselle...

Rendez-vous dans quelques années pour le deux centième café !



Un café pour le centenaire de l'assassinat de Jean Jaurès

Jean Jaurès est assassiné le 31 juillet 1914. Pour le centenaire de ce crime, nous avons fait appel à un de ses plus fervents admirateurs : Charles Silvestre, journaliste, ancien rédacteur en chef de *l'Humanité*, auteur de *La victoire de Jaurès*, Privat, 2013.

Avec conviction et enthousiasme, il célèbre pendant une heure et demie la victoire du tribun de Carmaux, la victoire de sa clairvoyance coloniale, de son courage dans l'affaire Dreyfus, de sa sagesse dans la séparation des Eglises et de l'Etat, de son anticipation des réformes sociales ; c'est aussi la victoire de sa culture, de sa sensibilité, de sa bonté.

Pour Charles Silvestre, « Jean Jaurès n'est pas un modèle, mais un éclaircisseur qui a laissé derrière lui des traces pour nous guider » ; et l'auteur de dévoiler son héritage, d'analyser toutes les victoires tant sociales que politiques que nous lui devons... Et on pense alors au général de Gaulle, lui qui le 25 mars 1960 déclarait à Carmaux : « La pensée de Jean Jaurès a marqué si profondément l'esprit français au moment où il le fallait, toujours dans le sens de la générosité, toujours dans le sens de l'élévation, toujours dans le sens de la France ».

Ce fut un café d'histoire passionné et passionnant qui n'a laissé personne indifférent et dont on se souviendra longtemps... notamment à chaque fois qu'on empruntera l'une des 2354 rues ou qu'on passera devant l'un des 367 établissements scolaires qui portent son nom.

Marcel Spisser

Pour la petite histoire on peut retenir que Raoul Villain, l'assassin de Jean Jaurès, fut jugé du 24 au 29 mars 1919...et qu'il fut acquitté !



Mulhouse : cinq cafés d'histoire pour la saison 2013-2014

- **Mardi 1er octobre 2013 à 18h30 :** Daniel Kelai : *L'affaire Schlumpf, le point de vue de la CFDT par l'un des acteurs.*
- **Mardi 26 novembre 2013 à 18h30 :** Roger Emmenecker, directeur honoraire du CDDP de Colmar : *Une famille alsacienne au temps de l'occupation.*
- **Mardi 11 février 2014 à 18h30 :** Philippe Jacqué, journaliste : *Peugeot Mulhouse au cœur des turbulences.*
- **Mardi 8 avril 2014 :** Jean-Pierre Reduron : *Histoire du Vert en ville.*
- **Mardi 13 mai 2014 :** Jean-François Havard : *L'Afrique au XXI^{ème} siècle.*

Les comptes-rendus des Cafés, réalisés par Raymond Kriegel, sont accessibles sur le site du Mémorial : www.memorial-alsace-moselle.com rubrique AMAM / les réalisations / les cafés d'histoire.

Rencontres du centenaire

L'année 2014 marque le début des commémorations du centenaire de la Grande Guerre. La Région Alsace, sous l'impulsion du président Philippe Richert, s'implique tout particulièrement dans cette démarche et propose aux Alsaciens des conférences-débats tout au long de ces quatre années : *Les Rencontres du Centenaire* auxquelles l'AMAM se trouve associée.

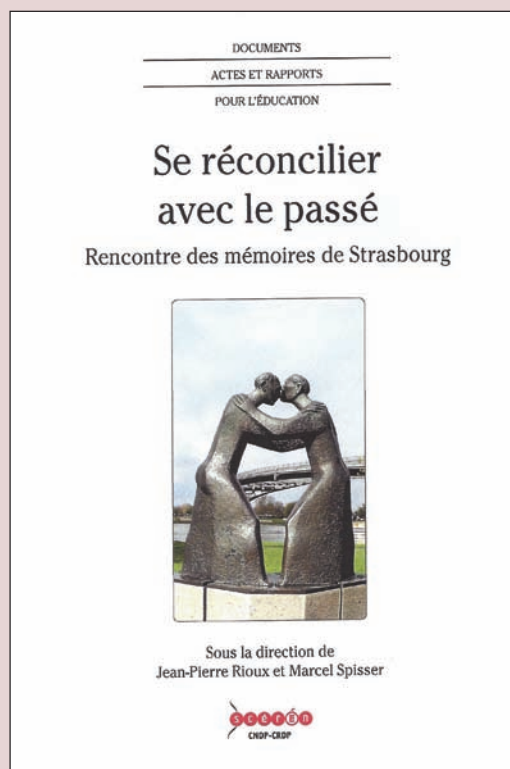
Trois de ces Rencontres ont déjà eu lieu ; les deux premières, l'une à Strasbourg, l'autre à Rosheim, ont été animées par Jean-Noël Grandhomme, enseignant-chercheur à l'Université de Strasbourg et son frère Francis, agrégé et docteur en histoire, auteurs de : *Les Alsaciens et les Lorrains dans la Grande Guerre*, la Nuée Bleue 2013. Cet ouvrage est le premier à traiter dans sa globalité l'histoire de la Première Guerre Mondiale en Alsace et en Lorraine mosellane, un regard neuf qui contribue fortement à la dynamique commémorative du Centenaire.

La troisième Rencontre, à Strasbourg, nous a donné un regard d'outre-Rhin. Elle fit appel à Gerd Krumeich, professeur émérite à l'Université Heinrich Heine de Düsseldorf, certainement l'un des meilleurs connaisseurs allemands de l'histoire de la guerre de 14-18. Vice-président du comité directeur du Centre international de recherche de l'histoire de la Grande Guerre à Péronne, il a publié de nombreux ouvrages de référence dont *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande*, écrit avec Jean-Jacques Becker (Tallandier 2008). Le conférencier a littéralement passionné son auditoire en développant sa perception de ce conflit et le sentiment qu'en éprouve la population allemande cent ans après. Cet été il publiera chez Belin un nouvel ouvrage intitulé *Qui a déclenché la guerre ?* : des débats en perspective. M. Krumeich s'est engagé à présenter le livre à sa sortie à l'occasion d'un café d'histoire au Michel.

À suivre donc...



DÉCOUVREZ LES ACTES DE LA DERNIÈRE RENCONTRE DES MÉMOIRES



Disponible au CRDP (voir bon de commande joint)

Le Rallye de l'AMAM 2013

La poche de Colmar

Au début de la deuxième quinzaine de décembre 1944, le nord et le sud de l'Alsace sont libérés par les troupes alliées. Mais, en Alsace centrale, un territoire entre Vosges et Rhin, autour de Colmar, Sélestat et Erstein reste aux mains de l'ennemi : c'est la poche de Colmar. Depuis ce secteur, les forces allemandes s'activent pour lancer une contre-offensive. C'est à Rhinau, alors située au centre de cette poche, qu'est fixé le départ de notre rallye 2013, une occasion de se plonger au cœur des combats très meurtriers qui se sont déroulés ici fin 1944 et début 1945. En décembre, Rhinau a été détruite aux trois quarts, victime d'une double erreur tactique. Croyant les Allemands toujours présents dans la ville qu'ils venaient pourtant d'évacuer, l'artillerie française bombarde l'agglomération et y entre en libératrice. Cinq jours plus tard, nouveau bombardement, cette fois par les Allemands. Témoin de l'ampleur des destructions, les vestiges de l'église saint Michel du XVI^{ème} siècle dont il ne reste que le chœur gothique.

À la recherche des traces de ces combats, les participants au rallye arpentent une région bien particulière de l'Alsace : le Ried. Bien qu'il ne figure pas dans le petit Larousse, ce nom est un terme générique pour désigner les marais, mais s'applique maintenant à toute la forêt rhénane. C'est une région humide dont l'aire géographique correspond au lit majeur du Rhin, c'est-à-

dire son champ d'inondation primitif avant l'endiguement du fleuve ; une occasion pour sillonner un paradis pour la faune et la flore, pour découvrir le courlis cendré, le chat-huant, le castor, la morille, et un arbre qui, du fait de la couleur rouge-sang de son bois fendu, fut associé aux sorcières et souvent utilisé pour la charpente des gibets : l'aulne (*Erle* en allemand). On pense bien sûr à Goethe et à son *Erlenkönig* dont le texte est distribué à tous les participants dans sa double édition allemande et française. Le soir, à l'arrivée, chaque équipe devra mimer un extrait de ce poème !

On pourrait certes passer la journée dans ce havre de paix, mais l'heure tourne et il faut trouver la sortie de cette poche pour arriver au Mémorial dans la soirée. Des énigmes, jeux de mots, charades et autres devinettes permettent de décrypter l'itinéraire en passant par :

- Neunkirch, un pèlerinage jadis très fréquenté, construit autour d'une statuette en ivoire de la Vierge Marie
- Benfeld, à la recherche de l'Hôtel de ville pour y admirer les armoiries anciennes de la cité
- Hindisheim et sa chapelle des quatorze saints auxiliaires, parmi lesquels on demandait de retrouver celui qui, décapité par les Romains, prit sa tête sous son bras et parcourut encore six kilomètres avant de s'effondrer

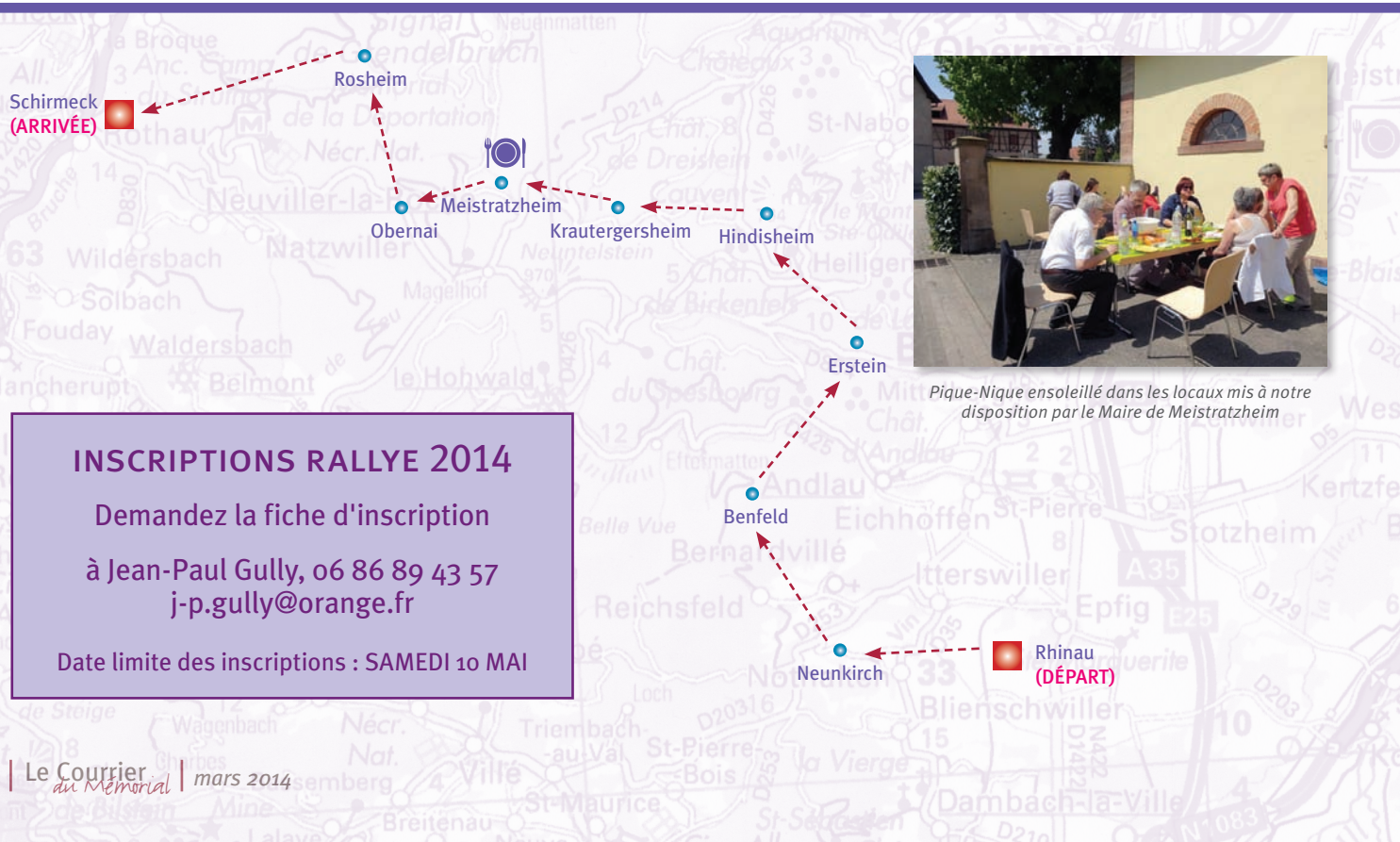


Chœur de l'église Saint-Michel

- Krautergersheim où il fallut faire preuve d'érudition pour reconstituer la saga de la choucroute
- Rosheim où, dans la maison romane transformée en musée, on devait comprendre et expliquer des extraits du *Hortus deliciarum*

Comme tous les rallyes du Mémorial, ce fut une journée ensoleillée, conviviale ; un moment de bonheur où, à l'arrivée les *Erlenkönige* rivalisèrent de charme, d'astuce et d'humour. ■

L'équipe du rallye



Pique-Nique ensoleillé dans les locaux mis à notre disposition par le Maire de Meistratzheim



Préparatifs pour le fil rouge



Le test du choucroutophage

Pour vous entraîner au prochain rallye, voici à titre d'exemple, le test que nos concurrents ont subi à Krautergersheim (extraits).

1. Mot affectueux, on dit que les garçons y naissent, je peux être rouge, blanc ou vert, et je fais honneur à la gastronomie alsacienne : qui suis-je ?
2. Dans le classement des végétaux, je fais partie des :
 - a. Crucifères
 - b. Gallinacées
 - c. Gastromycètes
3. Ma fermentation se fait à partir :
 - a. De souches de bactéries lactiques
 - b. De grains de potasse
 - c. De levure de bière

4. A Meistratzheim se trouve une usine de transformation des résidus de ma fermentation en :

- a. Confiture
- b. Produits pharmaceutiques
- c. Énergie
- d. Engrais

5. La choucroute est d'origine chinoise. Elle était la base de l'alimentation des constructeurs de la muraille de Chine

- a. Vrai
- b. Faux

6. Elle aurait été introduite en Europe par :

- a. Les envahisseurs Mongols et Tatars
- b. L'empereur romain Philippe l'Arabe
- c. Le marchand vénitien Marco Polo
- d. Le ministre des affaires étrangères de Mao, Chou En Laï
- e. Jonas Sarkozyr, un ancêtre hongrois du président
- f. Joseph Sürkrüt de Seppois-le-Bas en 1482

PRIX DU JEUNE ESPOIR



L'AMAM a décidé de créer un prix du jeune espoir du rallye pour récompenser le jeune le plus dynamique et le plus perspicace.

En 2013, le prix a été attribué à Amaury Derigny.

Le vainqueur est récompensé par une cigogne d'honneur

1^{ER} PRIX – TROPHÉE JEAN-LOUIS ENGLISH

L'équipe de Ghislaine Becmeur,
François Becmeur
François Barthelme
Jacqueline Karo – Barthelme

2^{ÈME} PRIX

L'équipe de Claude Derigny, Eric Derigny,
Amaury Derigny.

3^{ÈME} PRIX

L'équipe de Christian Isaac, Fabienne Isaac, Aurore Isaac, Chloé Isaac

LE PALMARÈS



La dernière chance de s'en sortir

Après la Grande Guerre, la question de la nationalité des personnes vivant en Alsace et en Moselle fut définitivement tranchée par le Traité de Versailles le 28 juin 1919, mettant ainsi un terme à une période floue mais néanmoins très active au regard de la créativité administrative. D'expulsions de gré ou de force, en attribution de cartes d'identité temporaires (A,B,C,D), pour finir en commissions de triage, la main de la sélection ne trembla guère.

Des recours contre les décisions d'attribution (sûrement plutôt des refus) de la nationalité française restaient toutefois possibles. Et visiblement, nulle prescription ne s'appliquait pour faire courir le délai de recours.

C'est donc le 20 février 1939 qu'Hélène Eisemann – née Schloss – demeurant à Munich, demande à réintégrer de plein droit la nationalité française. Elle invoque le fait que son père Isidore Schloss né à Spire (Speyer dans le Palatinat Deux-Ponts) en 1844 s'est fixé à Strasbourg aux environs de 1860 sans avoir eu l'intention de retourner dans son pays (la Bavière dont dépendait Speyer).

La loi bavaroise stipulant que l'indigénat bavarois se perdait par l'émigration, Hélène Eisemann soutient qu'elle serait donc née en Alsace en 1879 sans nationalité connue car issue elle-même de parents dont la nationalité était aussi inconnue avant 1871, et donc qu'en vertu du traité de Versailles elle ferait partie des catégories de personnes ayant de plein droit accès à la nationalité française.

Le Préfet du Bas-Rhin se référant à la jurisprudence constante des tribunaux administratifs bavarois reconnaît que si l'indigénat bavarois se perd bien suite à une émigration, encore fallait-il que celle-ci soit suivie de l'acquisition d'une nationalité étrangère. Or rien ne prouvait qu'Isidore Schloss avait été naturalisé Français avant la guerre de 1870 et avait donc de ce fait perdu l'indigénat bavarois avant la cession de l'Alsace à l'Empire allemand.

Le 2 juin 1939, Hélène Eisemann fut déboutée dans sa démarche et resta vivre sur les bords de l'Isar.

Le 11 mai 1994, Alfred Eisemann qui passe sa retraite à Palm Springs Californie envoie au Centre de YAD VASHEM à Jérusalem, une « page of testimony » relative à une nommée Hélène Eisemann née Schloss à Strasbourg le 6 novembre 1879, fille



Évacuation des Boches (sic), 8 décembre 1918 Cabinet des Estampes, Colmar.

de Isidor (sic) Hugo Eisemann, morte en 1945 à Auschwitz victime de l'holocauste, circonstances exactes du décès inconnues.

Hélène Eisemann n'avait pas fait comme ces 130 000 juifs allemands qui quittèrent l'Allemagne après l'arrivée au pouvoir du parti nazi. Elle ne put pas, non plus, faire comme ces 118 000 autres qui émigrèrent après la Nuit de Cristal le 9 novembre 1938. C'était le but de sa vaine requête trois mois après. ■

Jean Pierre VERDIER

C'est une des histoires que vous pourrez découvrir à partir du 28 juin 2014 au MEMORIAL d'Alsace Moselle à Schirmeck dans la grande exposition « Le Baiser de la France » qui retracera le retour de l'Alsace dans la souveraineté française de 1914 à 1920.

Jours d'élection à Dolleren

Les prochaines élections municipales auront lieu en Alsace, comme dans le reste de la France les 23 et 30 mars prochains. C'est le suffrage universel direct qui désignera les membres du conseil municipal qui, à leur tour, éliront le maire (et ses adjoints).

Il n'en allait pas ainsi dans la France en guerre après 1914. Le Parlement français avait voté le 23 décembre 1914 l'ajournement de toutes les élections jusqu'à la fin des hostilités et ainsi les élections municipales normalement prévues en 1916 furent ajournées. Il fallut attendre pour renouveler les conseils municipaux. En Alsace reconquise par les troupes françaises, l'usage a prévalu d'une nomination du magistrat communal par les autorités militaires comme ce fut le cas à Dolleren.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

=====

Administration Militaire de l'Alsace

=====

ARRÊTÉ

=====

Le Chef de la Mission Militaire Administrative en Alsace
Vu la loi communale de l'Empire allemand du 6 juin 1888

Vu mes propositions de M. l'Administrateur Militaire de la vallée de la Doller

ARRÊTE :

Article I^{er} – M. Joseph AST, Conseiller Municipal de DOLLEREN est nommé Maire de cette commune en remplacement de M. NOLSTEIN, décédé.

Article II – L'administrateur Militaire de la Vallée de la Doller est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Masevaux le 11 octobre 1917

(Archives départementales du Haut-Rhin)

REPUBLIQUE FRANÇAISE

=====

Administration Militaire de l'Alsace

=====

ARRÊTÉ

=====

Le Chef de la Mission Militaire Administrative en Alsace
Vu la loi communale de l'Empire allemand du 6 juin 1888

Vu mes propositions de M. l'Administrateur Militaire de la vallée de la Doller

ARRÊTE :

Article I^{er} – Le soldat MEYBLUM, Instituteur Militaire à DOLLEREN, est nommé Secrétaire de la Mairie de cette Commune.

Article II – L'administrateur Militaire de la Vallée de la THUR et le maire de DOLLEREN sont chargés de l'exécution du présent arrêté.

Masevaux le 11 octobre 1917

(Archives départementales du Haut-Rhin)

Et comme si cela ne suffisait pas, (système des dépouilles avant l'heure ?), le même jour il est procédé à la nomination d'un nouveau secrétaire de mairie.

On notera au passage qu'entre les deux arrêtés DOLLEREN avait changé de vallée....



Texte et dessin de Mad Hermet « La Petite Fille de Thann »
Droits Réservés

Herr Professor Schlag, ayant abandonné une place peu sûre pour lui, fut remplacé par un jeune soldat, instituteur français.

« Eh bien ! et toi, petite aux yeux bleus comment t'appelles-tu ? Tu n'es tu pas d'ici ? »

Kaethel, la figure contractée, le regardait sans répondre.

Alors le jeune soldat l'interroge en Allemand avec bonté.

« Peut-être ne comprends-tu pas le Français »

« LE BAISER DE LA FRANCE » au MEMORIAL d'Alsace Moselle à Schirmeck du 28 juin au 30 décembre 2014.

L'enfer de la Grande Guerre

DES IMAGES INÉDITES ?

C'était une journée bien ensoleillée, un 2 mai, je ne me souviens plus de l'année (1964, 1965, 1966 ?) À cette époque, ma passion était, à chaque passage à Paris, d'aller chiner au marché aux puces de St Ouen. Sur l'étalage d'un brocanteur, mon attention fut attirée par des bracelets d'esclaves du temps de la traite négrière ; ces instruments de torture voisinaient, dans un désordre invraisemblable avec des instruments de musique de l'Amérique précolombienne, des dentiers usagés, des armes de corsaires, de petits bustes de Surcouf, B. Franklin ou L. Trotski... et une petite boîte à chaussures dont le contenu m'intrigua. J'y découvris quelque cent cinquante images sur des plaques de verre. Un photographe anonyme témoigne des conditions de vie (et de mort) des Poilus dans les tranchées. Il a utilisé une technique alors en vogue : celles des images stéréoscopiques qui donnent l'impression du relief.



Je venais de mettre la main sur un trésor dont je vis aussitôt l'usage pédagogique auprès de mes élèves !...

Ces clichés d'un rare réalisme – peut-être inédits car je n'en ai nulle part trouvé de reproduction – permettent de comprendre l'existence de boue, de sang et de mort de nos Poilus. J'en ai sélectionné quelques-uns ci-après pour montrer les réalités de la Grande Guerre.

En guise de commentaire, j'ai fait appel à un témoin, un simple soldat allemand, Erich Maria Remarque, qui dans un roman réaliste et bouleversant, – *À l'ouest rien de nouveau* – a su montrer comment de « vulgaires soldats, maussades ou de bonne humeur... sont devenus des hommes-bêtes au front ». Le photographe est français, le romancier est allemand, mais des deux côtés des barbelés ils dénoncent la même monstruosité de la guerre...

Marcel Spisser

EN ROUTE POUR LE FRONT



Nous sommes commandés pour aller de l'avant faire des travaux de retranchement. Lorsque l'obscurité tombe, les camions commencent à rouler. Nous y grimpons. La soirée est chaude et l'obscurité nous semble une étoffe à l'abri de laquelle nous nous sentons à l'aise. Cela met entre nous plus d'intimité ; même l'avare Tjaden m'offre une cigarette et me donne du feu.

Nous sommes debout l'un à côté de l'autre, étroitement serrés ; personne ne peut s'asseoir. Il est vrai que nous ne sommes pas habitués à une telle commodité ; Müller est enfin, pour une fois, de bonne humeur ; il porte de nouvelles bottes.

Les moteurs ronronnent, les camions roulent avec fracas. Les routes sont usées et pleines de fondrières. Il n'est pas permis de faire de la lumière ; et nous cahotons, à en culbutter presque hors de la voiture. Cela ne nous inquiète pas outre mesure. Que peut-il bien nous arriver ? Un bras cassé vaut mieux qu'un trou dans le ventre ; et plus d'un désire même une aussi bonne occasion d'aller faire un tour à la maison.

À côté de nous passent en longue file les colonnes de munitions. Elles sont pressées et nous dépassent continuellement. Nous leur lançons des quolibets auxquels d'autres répondent.

Le convoi atteint les positions d'artillerie. Les emplacements de pièces sont camouflés avec des branchages, pour échapper à la vue des aviateurs. Cela ressemble à une sorte de fête militaire des Tabernacles. Ces espèces de tonnelles auraient un air gai et paisible si leurs habitants n'étaient pas des canons.

L'air est alourdi par la fumée des pièces à feu et par le brouillard. On sent sur la langue la vapeur amère de la poudre. Les « départs » des obus tonnent à faire trembler notre camion : l'écho s'entend en roulant avec vacarme. Tout vacille. Nos visages changent insensiblement d'expression. Nous n'allons pas, il est vrai, dans les tranchées de première ligne, mais simplement à des travaux de retranchement ; cependant, on pourrait lire, maintenant, sur chaque visage : « Voici le front, nous sommes dans sa zone. »

À pied ...

... ou en camion ...

... les soldats qui se rendent au front ...



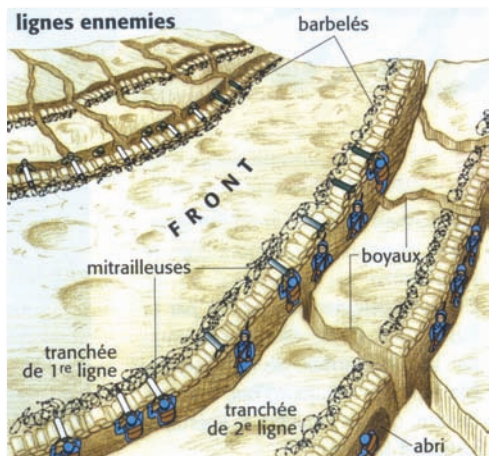
Quelques jours plus tard, nous partons faire évacuer une localité. En chemin, nous rencontrons les habitants fugitifs que l'on chasse de chez eux. Ils traînent leurs biens dans des charrettes, dans des voitures d'enfants et aussi sur leur dos. Leurs silhouettes sont courbées, leurs visages pleins de chagrin, de désespoir, de hâte et de résignation. Les enfants donnent la main à leurs mères ; parfois, c'est une petite fille plus âgée qui conduit les petits, lesquels avancent en trébuchant et regardent toujours derrière eux. Quelques-uns emportent de misérables poupées. Tous se taisent lorsqu'ils passent à côté de nous. ■

... croisent des convois de réfugiés ...



... rencontrent des Poilus blessés qui retournent vers l'arrière ...

... traversent des villages dévastés ...



... et arrivent à des tranchées de seconde ligne.

DANS LA BOUE DES TRANCHÉES



Un paysage lunaire ...



... où les cadavres se diluent dans la boue.

Pour moi, le front est un tourbillon sinistre. Lorsqu'on est encore loin du centre, dans une eau calme, on sent déjà la force aspirante qui vous attire, lentement, inévitablement, sans qu'on puisse y opposer beaucoup de résistance. Mais de la terre et de l'air nous viennent des forces défensives, surtout de la terre. Pour personne, la terre n'a autant d'importance que pour le soldat. Lorsqu'il se presse contre elle longuement, avec violence, lorsqu'il enfonce profondément en elle son visage et ses membres, dans les affres mortelles du feu, elle est alors son unique amie, son frère, sa mère. Sa peur et ses cris gémissent dans son silence et dans son asile : elle les accueille et de nouveau elle les laisse partir pour dix autres secondes de course et de vie, puis elle le ressaisit, – et parfois pour toujours. Terre ! terre ! terre ! Terre, avec tes plis de terrain, tes trous et tes profondeurs où l'on peut s'aplatir et s'accroupir, ô terre dans les convulsions de l'horreur, le déferlement de la destruction et les hurlements de mort des explosions, c'est toi qui nous as donné le puissant contre-courant de la vie sauvée. L'ébranlement éperdu de notre existence en lambeaux a trouvé un reflux vital qui est passé de toi dans nos mains, de sorte que, ayant échappé à la mort, nous avons fouillé tes entrailles et, dans le bonheur muet et angoissé d'avoir survécu à cette minute, nous t'avons mordue à pleines lèvres...



Corvée de boue.

***Un grand merci aux communes qui ont adhéré
et qui soutiennent l'AMAM***

Alsace

Haut-Rhin



Illzach



Mulhouse



Ribeauvillé

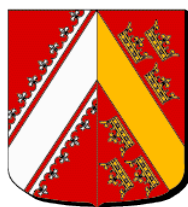


Riquewihr



Roppentzwiller

Un grand merci aux communes qui ont adhéré



Alsace



Albé



Allenwiller



Andlau



Barembach



Bellefosse



Bietlenheim



Blancherupt



Blienschwiller



Boersch



Boesenbiesen



Bootzheim



Dorlisheim



Dossenheim-Kochersberg



Dossenheim-sur-Zinsel



Drulingen



Durningen



Durstel



Eckartswiller



Elsenheim



Ergersheim



Erstein



Eschau



Grandfontaine



Gries



Griesheim-sur-Souffel



Haegen



Hangenbieten



Harskirchen



Heiligenstein



Herbsheim



Hirschland



Hochfelden



Hurtigheim



Lauterbourg



Le Hohwald



Lembach



Leutenheim



Lipsheim



Littenheim



Mackenheim



Marckolsheim



Marlenheim



Molsheim



Monswiller



Orschwiller



Otterswiller



Petersbach



Pfaffenhoffen



Pfalzweyer



Pfettisheim



Plaine



Plobsheim



Puberg



Ranrupt



Reichstett



Scharrachbergheim-Irmstett



Scherwiller



Schiltigheim



Schirmeck



Schirrheim



Schoenau



Schwindratzheim



Seebach



Sessenheim



Solbach



Valf



Wahlenheim



Walbourg-Hinterfeld



Waldolwisheim



Wildersbach



Wimmenau



Wisches



Wissembourg



Wittisheim



Wiwersheim



Wolfskirchen

et qui soutiennent l'AMAM



Bas-Rhin



Bosselshausen



Bourgheim



Bouxwiller



Châtenois



Cosswiller



Dahlenheim



Dambach-La-Ville



Dehlingen



Diebolsheim



Diedendorf



Donnenheim



Eschbourg-Grauftahl



Ettendorf



Eywiller



Flexbourg



Fouchy



Fouday



Friesenheim



Froeschwiller



Gottenhouse



Gottesheim



Gougenheim



Ichtratzheim



Innenheim



Itterswiller



Kesseldorf



Kilstett



Knoersheim



Kolbsheim



Lalaye



Landersheim



La Vancelle



Laubach



Muhlbach-sur-Bruche



Neubois



Neuhaeusel



Neuville-la-Roche



Niederbronn-les-Bains



Niederschaeffolsheim



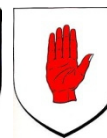
Nordhouse



Oberhausbergen



Obersteinbach



Odratzheim



Offendorf



Retschwiller



Rhinau



Rohr



Rothau



Rott



Russ



Saales



Saessolsheim



Saint-Pierre



Salenthal



Schaffhouse-prêtz



Souffelweyersheim



Soufflenheim



Soultz-les-Bains



Soultz-sous-Forêts



Steinbourg



Strasbourg



Stutzheim-Offenheim



Thal-Marmoutier



Traenheim



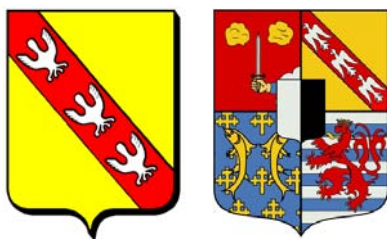
Truchtersheim



Urmatt

Un grand merci aux communes qui ont adhéré et qui soutiennent l'AMAM

Lorraine Moselle



Brouderdorff



Courcelles
Chaussy



Dieuze



Frauenberg



Gosselming



Ham-sous-
Varsberg



Haspelschiedt



Obergailbach



Riche



Sarreguemines



Walschbronn



Woustwiller



Xocourt



Réveil, le décompte des morts de la nuit.



*Le danger venu du ciel ;
tirs sur des avions.*

La nuit est insupportable. Nous ne pouvons pas dormir, nous regardons devant nous d'un œil hagard et nous somnolons.

Vers le matin, lorsqu'il fait encore sombre, un moment d'émotion se produit : voici que par l'entrée de notre abri se précipite une troupe de rats fugitifs, qui grimpent partout le long des murs. Les lampes de poche éclairent ce tumulte. Tout le monde crie, peste et tape sur les rats. Ainsi se déchargent la rage et le désespoir accumulés pendant de nombreuses heures. Les visages sont crispés, les bras frappent, les bêtes poussent des cris perçants ; nous avons de la peine à nous arrêter et nous nous serions presque assaillis mutuellement.

Cet assaut nous a épuisés. De nouveau nous nous couchons et attendons. C'est miracle que notre abri n'ait pas encore de pertes. C'est l'une des rares galeries profondes qui subsistent encore...

Encore une nuit. Nous sommes maintenant pour ainsi dire vidés par la tension nerveuse. C'est une tension mortelle, qui, comme un couteau ébréché, gratte notre moelle épinière sur toute sa longueur. Nos jambes se dérobent ; nos mains tremblent ; notre corps n'est plus qu'une peau mince recouvrant un délire maîtrisé avec peine et masquant un hurlement sans fin que l'on ne peut plus retenir. Nous n'avons plus ni chair, ni muscles ; nous n'osons plus nous regarder par crainte de quelque chose d'incalculable. Ainsi nous serrons les lèvres, tâchant de penser : cela passera... Cela passera... Peut-être nous tirerons-nous d'affaire. ■



La cuisine roulante.

À L'ATTAQUE



À l'assaut de la tranchée ennemie.



*Vague d'assaut derrière
un nuage de fumée.*



Explosion de mine.

Brusquement les obus cessent de tomber dans notre voisinage. Le bombardement dure encore, mais il est reporté derrière nous ; notre tranchée est libre. Nous saisissons les grenades, nous les jetons dans la sape et nous bondissons au-dehors. Le feu de destruction a cessé, mais, en revanche, derrière nous il y a un terrible feu de barrage. C'est l'attaque.

Personne ne croirait que dans ce désert tout déchiqueté il puisse y avoir encore des êtres humains ; mais maintenant, les casques d'acier surgissent partout dans la tranchée et à cinquante mètres de nous il y a déjà en position une mitrailleuse, qui, aussitôt, se met à crépiter.

Les défenses de fils de fer sont hachées. Néanmoins elles présentent encore quelques obstacles. Nous voyons les assaillants venir. Notre artillerie fulgure. Les mitrailleuses ronflent, les fusils grésillent. Les gens d'en face font tous leurs efforts pour avancer.

Nous reconnaissons les visages crispés et les casques ; ce sont des Français. Ils atteignent les débris des barbelés et ont déjà des pertes visibles. Toute une file est fauchée par la mitrailleuse qui est à côté de nous ; puis nous avons une série d'enrayages et les assaillants se rapprochent.

Je vois l'un d'eux tomber dans un cheval de frise, la figure haute. Le corps s'affaisse sur lui-même comme un sac, les mains restent croisées comme s'il voulait prier. Puis le corps se détache tout entier et il n'y a plus que les mains coupées par le coup de feu, avec des tronçons de bras, qui restent accrochées dans les barbelés.

Au moment où nous reculons, trois visages émergent du sol. Sous l'un des casques apparaît une barbe pointue, toute noire et deux yeux qui sont fixés sur moi. Je lève la main, mais il m'est impossible de lancer ma grenade dans la direction de ces étranges yeux. Pendant un instant de folie, toute la bataille tourbillonne autour de moi et de ces yeux qui, seuls, sont immobiles ; puis en face de moi, la tête se dresse, je vois une main, un mouvement, et aussitôt ma grenade vole, vole là-dessus.

Nous reculons en courant, nous tirons vivement des chevaux de frise dans la



Une batterie en action.

tranchée et nous laissons tomber derrière nous des grenades tout armées, qui nous permettent de céder le terrain sans cesser le feu. De la position suivante des mitrailleuses font feu.

Nous sommes devenus des animaux dangereux, nous ne combattons pas, nous nous défendons contre la destruction. Ce n'est pas contre des humains que nous lançons nos grenades, car à ce moment-là nous ne sentons qu'une chose : c'est que la mort est là qui nous traque, sous ces mains et ces casques. C'est la première fois depuis trois jours que nous pouvons la voir en face : c'est la première fois depuis trois jours que nous pouvons nous défendre contre elle. La fureur qui nous anime est insensée ; nous ne sommes plus couchés, impuissants sur l'échafaud, mais nous pouvons détruire et tuer, pour nous sauver... pour nous sauver et nous venger.

Nous nous dissimulons derrière chaque coin, derrière chaque support de barbelés et, avant de nous retirer un peu plus loin, nous lançons dans les jambes de

nos assaillants des paquets d'explosions. Le craquement sec des grenades se répercute puissamment dans nos bras et dans nos jambes ; repliés sur nous-mêmes comme des chats, nous courons, tout inondés par cette vague qui nous porte, qui nous rend cruels, qui fait de nous des bandits de grand chemin, des meurtriers et, si l'on veut, des démons, – cette vague qui multiplie notre force au milieu de l'angoisse, de la fureur et de la soif de vivre, qui cherche à nous sauver et qui même y parvient. Si ton père se présentait là avec ceux d'en face, tu n'hésiterais pas à lui balancer ta grenade en pleine poitrine.

Les tranchées de première ligne sont évacuées. Sont-elles encore des tranchées ? Elles sont criblées de projectiles, anéanties ; il n'y a plus que des débris de tranchées, des trous reliés entre eux par des boyaux, une multitude d'entonnoirs. Mais les pertes de ceux d'en face s'accumulent. Ils ne comptaient pas sur autant de résistance. ■

APRÈS LA BATAILLE : LA RECHERCHE DES BLESSÉS



Deux gueules cassées.



Les premiers soins.

La clôture du cimetière est détruite ; les rails du chemin de fer de campagne qui passe à côté sont arrachés et ils se dressent en l'air tout cintrés. Devant nous, il y a quelqu'un d'étendu. Nous nous arrêtons.

Celui qui gît sur le sol est une recrue. Sa hanche est inondée de sang caillé. Il est si épuisé que je saisis mon bidon, dans lequel j'ai du thé au rhum. Kat arrête ma main et se penche sur le soldat : « Où as-tu été touché, camarade ? »

Il remue les yeux. Il est trop faible pour répondre. Nous coupons son pantalon avec précaution. Il gémit. « Du calme, du calme, ça va aller mieux... »

S'il a été touché au ventre, il ne faut pas qu'il boive. Il n'a pas vomi, c'est de bon augure. Nous mettons sa hanche à nu. C'est une bouillie de chair, avec des esquilles d'os. L'articulation est atteinte. Ce garçon ne pourra jamais plus marcher.

Je lui frotte les tempes avec mon doigt mouillé et je lui donne un coup à boire. Ses yeux s'animent. Alors seulement nous nous apercevons que son bras saigne aussi. Kat étale autant qu'il peut deux paquets de pansement afin de recouvrir la plaie. Je cherche de l'étoffe pour l'enrouler tout autour, sans trop serrer. Nous n'avons plus rien. Alors, je relève la jambe de pantalon du blessé pour faire une bande avec un morceau de son caleçon, mais il n'en a pas. Cependant, Kat a trouvé dans les poches d'un mort d'autres paquets de pansement que nous appliquons sur la blessure avec précaution. Je dis au jeune homme qui nous regarde fixement : « Nous allons maintenant chercher une civière. » Alors il ouvre la bouche et murmure : « Restez ici. » Kat dit : « Nous revenons tout de suite ; nous allons te chercher un brancard. »

On ne peut pas savoir s'il a compris. Derrière nous, il gémit comme un enfant : « Ne me quittez pas. » Kat se retourne et dit tout bas : « Ne vaudrait-il pas mieux tout simplement prendre un revolver pour que tout soit fini ? »

Le jeune homme aura de la peine à supporter le transport et c'est tout au plus s'il peut encore vivre quelques jours. Tout ce qu'il a souffert jusqu'à présent n'est rien à côté de ce qui lui reste à souffrir avant qu'il meure. Maintenant il est encore engourdi et il ne sent rien. Dans une heure, ce sera un paquet hurlant de souffrances intolérables. Les jours qu'il peut vivre encore ne seront pour lui qu'une torture insensée. À quoi cela sert-il de les lui laisser ?

J'approuve de la tête :

« Oui, Kat, on devrait prendre un revolver. »

- Donne ! » dit-il en s'arrêtant.

Il est décidé, je le vois. Nous regardons autour de nous, mais nous ne sommes plus seuls. Devant nous se forme un petit rassemblement. Des têtes sortent des entonnoirs et des tombes.

Nous allons chercher un brancard.

Kat secoue la tête :

« Des gosses comme ça... De pauvres gosses innocents !... »



Infirmierie de campagne.



Collecte des blessés et des morts.

À l'ambulance il y a beaucoup de mouvement ; comme toujours on y sent le phénol, la pourriture et la sueur. Dans les baraquements on est habitué à beaucoup de choses, mais ici, malgré tout, il y a de quoi défaillir. Nous demandons en plusieurs endroits où est Kemmerich ; il est couché dans une salle et il nous reçoit avec une faible expression de joie et d'impuissante agitation. Tandis qu'il avait perdu connaissance, on lui a volé sa montre.

Il est visible que Kemmerich ne sortira plus vivant de cette salle. Il importe peu qu'il retrouve sa montre. Tout au plus pourrait-on l'envoyer à sa famille.

« Comment vas-tu donc, Franz ? » demande Kropp.

Kemmerich baisse la tête.

« Ça va... Il y a simplement que j'ai au pied de mauvaises douleurs. »

Nous regardons son lit. Sa jambe est étendue sous un arceau de fil de fer sur lequel la couverture forme voûte. Je donne à Müller un petit coup dans le tibia, car il serait bien capable de dire à Kemmerich ce que les infirmiers nous ont déjà appris à l'extérieur : à savoir que Kemmerich n'a plus de pied. On lui a amputé la jambe. Il a une mine épouvantable, à la fois jaune et couleur de cendre ; sur sa figure se dessinent ces lignes étrangères que nous connaissons si bien pour les avoir vues

déjà cent fois. À vrai dire, ce ne sont pas des lignes, ce sont plutôt des indices. En dessous de la peau, la vie ne bat plus, elle est déjà reléguée aux limites du corps ; la mort travaille l'intérieur de l'organisme et elle règne déjà dans les yeux. Voilà ce qu'est devenu notre camarade Kemmerich qui, il y a peu de temps encore, faisait rôtir avec nous de la viande de cheval et, avec nous aussi, se recroquevillait dans l'entonnoir. C'est lui encore et pourtant ce n'est plus lui. Son image est effacée et incertaine, comme une plaque photographique avec laquelle on a fait deux prises. Même sa voix a quelque chose de la mort [...]

« Tu vas maintenant aller chez toi, dit Kropp. Tu aurais eu encore trois ou quatre mois à attendre, pour le moins, avant d'avoir une permission. »

Kemmerich fait signe que oui. J'ai de la peine à regarder ses mains. On dirait de la cire : sous les ongles est incrustée la crasse des tranchées ; elle est d'un noir bleuâtre, comme du poison. Je songe que ces ongles continueront de pousser encore comme une végétation souterraine et fantastique lorsque Kemmerich, depuis longtemps déjà, ne respirera plus ; je vois devant moi la chose, ils se tordent en tire-bouchon et croissent toujours, en même temps que les cheveux, sur le crâne qui se décompose – comme de l'herbe sur un sol fertile, exactement comme de l'herbe. Comment cela peut-il se faire ?.. ■

DES CHAMPS COUVERTS DE MORTS

Les journées sont brûlantes et les morts sont étendus là en rangs serrés. Nous ne pouvons pas aller les chercher tous ; nous ne savons pas ce que nous pourrions en faire. Ce sont les obus qui les enterrent. Parfois leur ventre se gonfle comme un ballon. Ils sifflent, ils rotent et bougent. Ce sont les gaz qui s'agitent en eux. Le ciel est bleu et sans nuage. Les soirées sont lourdes et la chaleur monte du sol. Lorsque le vent souffle vers nous, il apporte l'odeur du sang, cette odeur lourde et d'une répugnante fadeur, cette exhalaison de mort sortie des entonnoirs, qui paraît être un mélange de chloroforme et de pourriture et qui nous donne des malaises.



Champs de bataille dans la Somme.





Cadavre allemand.



Poste de secours éffondré.



Pilote allemand abattu.

Au lieu d'aller en Russie, nous revenons au front. En chemin, nous traversons un bois pitoyable, avec des troncs mutilés et un sol tout lacéré. À certains endroits, il y a des trous effrayants.

« Nom d'un chien ! Ici il en est tombé rudement, dis-je à Kat.

– Des mines », répond-il en me faisant signe de regarder en l'air.

Dans les branches des arbres, des morts sont accrochés. Un soldat nu semble assoupi sur la fourche d'une branche, le casque est resté sur la tête. En réalité, il n'y a sur l'arbre qu'une moitié de lui, le tronc : les jambes manquent.

Je demande ce qui a pu se passer.

« Celui-là, ils l'ont sorti tout vif de son habit », grogne Tjaden.

Kat dit :

« C'est une chose bizarre, nous avons déjà vu ça plusieurs fois. Lorsqu'une mine vous attrape, on est effectivement sorti de son habit. C'est la pression de l'air qui fait ça. »

Je cherche encore ailleurs. C'est bien ce qu'il dit. Là-bas sont accrochés uniquement des lambeaux d'uniformes, ailleurs est collée une bouillie sanglante qui, naguère, constituait des membres humains. Un corps est là étendu, avec un morceau de caleçon à une jambe et autour du cou le col d'un uniforme. À part cela, il est nu, ses vêtements sont éparpillés dans un arbre. Les deux bras manquent, comme s'ils avaient été arrachés par torsion ; je découvre l'un d'eux vingt pas plus loin dans la broussaille.

Le mort a le visage contre terre. Là où sont les attaches des bras emportés, le sol est noir de sang. Sous ses pieds, les feuilles sont écrasées, comme si cet homme les avait encore piétinées.

La chose a dû se passer il n'y a pas longtemps, car le sang est encore frais. Comme tous les gens que nous voyons sont morts, nous ne nous arrêtons pas, mais annonçons l'événement au prochain poste sanitaire. Somme toute, ce n'est pas notre affaire que d'accomplir la besogne de ces chevaux de brancard. ■



Galerie du tunnel (Fort de Douaumont).

« Cette guerre devait être la der des ders ... Elle était la guerre à tuer la guerre. Elle n'a tué que des hommes. Inutilement. »
Jean Giono, *Le Grand Troupeau*, 1931

LA PREMIÈRE GUERRE DE CHARLES DE GAULLE

Une interview exclusive de l'auteur Frédérique Neau-Dufour



Frédérique Neau-Dufour présente son livre à l'occasion du café d'histoire du 6 février 2014

COURRIER DU MÉMORIAL : POURQUOI UN LIVRE SUR CHARLES DE GAULLE PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE ?

Frédérique Neau-Dufour : Dans le contexte du centenaire de 1914-1918, j'ai trouvé que l'absence d'un livre sur ce sujet était une lacune : alors qu'il existe des centaines d'ouvrages scientifiques ou grand public sur la vie de Charles de Gaulle, rien sur sa Première Guerre ! Un tel manque était étonnant. D'autant plus étonnant que je pressentais l'importance de cette période sur la suite de sa vie. Pour en avoir le cœur net, j'ai donc décidé de me pencher sur la question.

CM : À PARTIR DE QUEL MATÉRIAU AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ ?

F.N-D : Je suis partie du plus simple, à savoir les Journaux de marche et des opérations (JMO). Rédigés quotidiennement par chaque régiment parti au front, ils offrent un aperçu très concret des lieux de combats, de l'ambiance, du nombre de victimes. Le 33e régiment d'infanterie où sert le lieutenant de Gaulle a laissé un JMO passionnant, qu'il est utile de confronter aux notes écrites par de Gaulle au même moment. Je suis également allée chercher l'équivalent côté allemand. Il est toujours intéressant d'avoir les deux points de vue sur une même bataille... Les archives allemandes sont d'ailleurs généreuses en ce qui concerne de Gaulle : comme il a été prisonnier 33 mois dans l'empire allemand, on trouve sa trace dans de nombreux papiers conservés aux archives militaires du Land de Bavière. Enfin, j'ai eu accès à des archives familiales inédites, grâce à la gentillesse de Bernard de Gaulle, neveu du Général. Son père s'appelait Jacques et était un des frères de Charles. Il a combattu lui aussi en 1914-18 et a écrit au cours de ces années 270 lettres à sa famille. Elles sont passionnantes car elles nous renseignent de l'intérieur sur une famille très unie et très patriote. Elles parlent également de Charles de Gaulle, déjà présenté comme doté d'un vigoureux caractère !

CM : DANS QUEL ÉTAT D'ESPRIT DE GAULLE ENTRE-T-IL EN GUERRE ?

F.N-D : Il a 23 ans en août 1914 et il est officier de carrière, tout juste sorti de Saint-Cyr. Pour lui, la guerre est la suite normale de sa formation. Loin de la redouter, il y part avec une grande détermination. Depuis qu'il est enfant, il a vécu dans le souvenir de la guerre de 1870 à laquelle a participé son père et il rêve de batailles.

CM : EST-IL SURPRIS PAR CE QU'IL DÉCOUVRE ? LA RÉALITÉ DE LA GUERRE CORRESPOND-ELLE À L'IMAGE QU'IL EN AVAIT ?

F.N-D : Au début, la guerre semble conforme à ses attentes. C'est la bataille des frontières, avec du mouvement, de l'offensive. Le 33e RI est envoyé en Belgique pour défendre le franchissement de la Meuse à Dinant. À la tête de sa section, en pleine action, de Gaulle est blessé au bout de quelques minutes de combat. Il est évacué et ne rejoint ses camarades qu'à l'automne 1914 en Champagne. Entre temps, la guerre a radicalement changé de nature. Le front s'est figé, les hommes ont creusé des tranchées. De Gaulle évoque dès novembre 1914 une « guerre de siège ». Il s'y adapte, comme les autres soldats. Les conditions sont rudes, les combats épouvantables, le nombre de morts explose, notamment à Mesnil-lès-Hurlus en janvier et février 1915. Mais de Gaulle ne formule sur le moment aucune critique dans ses notes ou ses lettres.

CM : POURQUOI ?

F.N-D : C'est un jeune officier encore habité par son idéal. Et la discipline militaire lui impose d'obéir aux ordres et de ne pas remettre en cause les choix des supérieurs. Sortir de cette gangue demande un peu de temps ! L'évolution va se produire en 1916-1917 quand de Gaulle est prisonnier en Allemagne. Là, il a le temps de réfléchir à la guerre qu'il vient de vivre. Sa réaction est sans appel : dans ses notes, tout comme dans les conférences qu'il prononce devant ses camarades, il dénonce l'aveuglement de l'état-major, son insouciance vis-à-vis des pertes humaines, l'inutilité complète des assauts de tranchées. Certaines de ses phrases sont aussi poignantes que celles d'un Genevois ou d'un Barbusse. Et son esprit rebelle naît ici. Il restera toujours méfiant vis-à-vis des grands principes stratégiques censés fixer a priori les choix de l'état-major.

CM : COMMENT A-T-IL ÉTÉ FAIT PRISONNIER ?

F.N-D : Lors d'un combat particulièrement dur à Douaumont, le 2 mars 1916, le capitaine de Gaulle est blessé par baïonnette et tombe évanoui sous l'effet d'une grenade. On le croit mort mais les Allemands l'emmènent.

Commence alors pour lui la période la plus amère de son existence. Être empêché de combattre aux côtés des autres Français en ces heures terribles le crucifie : « il me semble qu'au long de ma vie, qu'elle doive être courte ou prolongée, ce regret ne me quittera plus ». C'est pourquoi il consacre son temps à s'évader, ce qui exige une préparation minutieuse et de nombreuses complicités. À cinq reprises, il parvient à fausser compagnie à ses geôliers, mais il est repris chaque fois. Il n'est pas simple de traverser l'Allemagne incognito quand on mesure 1,92 m et que l'on parle allemand avec un fort accent français !

CM : CET EMPRISONNEMENT EST DONC UN ÉCHEC POUR LUI ?

F.N-D : Oui, un échec cuisant. Mais en même temps, c'est une période-clé dans son évolution intérieure, dans sa maturation. Il profite de son inaction forcée pour lire, écrire, réfléchir. Devant ses camarades prisonniers, il pose les bases de sa réflexion, énonce ses idées. Elles forment le socle de ses analyses futures et on les retrouve presque mot pour mot dans les ouvrages qu'il publie dans les années 1920 et 1930. Cette captivité est le laboratoire de la pensée gaullienne : le refus des doctrines a priori, l'importance des circonstances dans la prise de décision, le statut du chef, mais aussi la nécessité de spécialiser l'armée, autant de thèmes qui ne feront ensuite que se développer.

CM : QUEL SOUVENIR A FINALEMENT GARDÉ DE GAULLE DE SA PREMIÈRE GUERRE ?

F.N-D : Il en a très peu parlé sur un plan personnel. Je pense que la captivité a été pour lui une telle honte qu'elle l'a empêché de faire le récit de sa vie de combattant dans les tranchées. Ensuite, la Seconde Guerre mondiale où de Gaulle a joué un rôle de premier plan a écrasé encore un peu plus le souvenir de 1914-1918. Ses rares confidences montrent que la Première Guerre fut pour lui une épreuve : « elle m'a laminé l'âme », dit-il en 1945 à sa nièce Geneviève de Gaulle... Cette douleur est cependant un ressort : si en juin 1940 de Gaulle décide de ne pas cesser le combat, c'est parce que c'est pour lui inenvisageable de rester une nouvelle fois immobile alors que la France est à terre.



pour deux publications récentes sur la Grande Guerre

LA MORT DU LIEUTENANT PÉGUY, 5 SEPTEMBRE 1914



Jean-Pierre Rioux présente son livre à l'occasion du café d'histoire du 11 mars 2014 (à sa gauche Albert Poirot, Administrateur de la BNU).

Pour le quatrième café d'histoire qu'il nous consacre – qui est aussi le centième depuis les débuts en 2005 – Jean-Pierre Rioux nous présente son dernier livre *La mort du lieutenant Péguy, 5 septembre 1914*, Tallandier 2014. Écrite d'une plume alerte et sûre, cette biographie originale dans sa conception, restitue un portrait tout en sensibilité d'un Péguy inclassable.

« Jean-Pierre Rioux revient sur le mobilisé en uniforme qui fait ses adieux aux siens et à ses amis du 2 au 4 août dans un Paris pavoisé. Il détaille les cinq semaines au front, de Lorraine en 'Pays de France', face à l'invasion et aux premiers massacres. Il suit à la trace le poète en pantalon rouge, le réserviste de quarante ans qui a voulu rester d'active, le patriote et le chrétien qui pressent la barbarie qui menace l'Europe.

Au fil des pages, on découvre un Péguy inconnu, teigneux, atypique, parti vaillant, apaisé, et qui est tombé, il le disait lui-même en 'soldat de la République, pour le désarmement général, pour la dernière des guerres' ».

Extrait de la quatrième de couverture.

La critique a accueilli le livre avec enthousiasme comme en témoigne Olivier Loubes, professeur de première supérieure au lycée saint Sernin de Toulouse.

« Comme il existe des essais de synthèse, il y a des écrits de réflexion. Le livre de Jean-Pierre Rioux appartient à cette belle catégorie d'écriture de l'histoire. Aussi, dans la grande guerre que se livrent les parutions consacrées à 1914-1918, il occupe une place à part. Car on rencontre beaucoup d'ouvrages savants ou de romans vrais, mais leur croisement est rare, leur réussite plus encore. Or Jean-Pierre Rioux nous entraîne avec

bonheur, au gré d'une langue précise et ductile à la fois, sur les pas du lieutenant mort le 5 septembre 1914 pour mieux nous dire sa pensée de la France, réfléchie à celle de Péguy.

Racinée dans la glèbe des archives, puisant à la vie des citations, la force d'évocation des étapes du parcours de Charles Péguy en 1914 est remarquable. Dans les quatre premiers chapitres, le lieutenant de 40 ans comme sa guerre, sont restitués dans leur présent, dégagés des recouvrements postérieurs. Ceux-ci font l'objet des deux derniers chapitres qui disent successivement de quoi fut faite pendant la Grande Guerre 'L'étoffe du héros', avant de se demander 'Si le grain ne meurt' après 1919. »

In *L'Histoire* n° 397, mars 2014 p.91

Ajoutons enfin que le livre de Jean-Pierre Rioux sort à un moment particulièrement opportun alors que la BNU (Bibliothèque nationale et universitaire) de Strasbourg prépare pour l'automne, en partenariat avec les Archives littéraires allemandes de Marbach et la bibliothèque bodléienne d'Oxford, une grande exposition consacrée à trois poètes européens de renom tombés sur les champs de bataille de la Grande Guerre : le Français Charles Péguy, l'Allemand Ernst Stadler et l'Anglais Wilfred Owen. Cette exposition « 1914, la mort des poètes » rendra la parole, dans la capitale de l'Europe, à ces créateurs « dont l'œuvre poétique constitue à la fois le témoignage d'une civilisation disparue et le signe annonciateur de la littérature contemporaine. » ■

Marcel Spisser



Les morceaux choisis de Charles Péguy

De la guerre...

Je prétends [...] que la paix n'est valable et que la paix n'est ferme que si la guerre précédente, après qu'elle fut devenue inévitable, a été conduite loyale. Or, je connais au moins deux loyautés, et la seconde n'est pas moins indispensable que la première. La première loyauté consiste à traiter nos adversaires et nos ennemis comme des hommes, à respecter leur personne morale, à respecter dans notre conduite envers eux les obligations de la morale, à garder

au plus fort du combat et dans toute l'animosité de la lutte, la propreté, la probité, la justice, la justesse, la loyauté, à rester honnête, à ne pas mentir. Cette première loyauté est surtout morale. Je la nommerais la loyauté personnelle. Je reconnais une seconde loyauté [...] qui est mentale autant que morale [et qui] consiste à traiter la guerre elle-même, après qu'elle est devenue inévitable, comme étant la guerre et non pas comme étant la paix. Tout bêtement elle consiste à faire la guerre sérieusement, dans son genre, comme on doit sérieusement son travail, dans son genre. Elle consiste à se battre corps pour corps.

"Personnalités" (5 avril 1902) I, 915

Oui [...] nous attaquons toute armée en ce qu'elle est un instrument de la guerre offensive, c'est-à-dire un outil de violence collective injuste ; et nous attaquons particulièrement l'armée française en ce qu'elle est un instrument de guerre offensive en Algérie, en Tunisie, en Tonkin, en Soudan et en Madagascar [...] justement parce que, étant internationalistes nous sommes encore Français, parce que l'Internationale nous sommes vraiment la nation française ; il n'y a même que nous qui soyons bien Français : les nationalistes le sont mal [...].

Nous ferons sans relâche la guerre à la guerre ; mais à la guerre qui est haineuse, nous ne ferons pas une guerre haineuse, car alors nous ne serions pas plus avancés qu'avant. Sans haine, sans rien qui ressemble aux sentiments [...] des réactionnaires, nous attaquons l'institution de toutes les armées, de toute l'armée, en ce qu'elle est précisément, un instrument de haine internationale, en ce qu'elle devient une école de haine civile. ■

"Service militaire"

(La Revue Marche, 1er février 1899) I, 189 et 191

In La mort du lieutenant Péguy, J.P. Rioux, Tallandier, 2014



Directeur de la publication : Marcel Spisser

Coordination : Jean-Paul Gully, Claude Morant

Rédaction : Mireille Biret, Frédérique Neau-Dufour, Jean-Pierre Rioux, Marcel Spisser, Jean-Pierre Verdier.

Réalisation : []

Impression : Ireg / Photos : D.R. / Dépôt légal : mars 2014

© Tous droits de reproduction réservés.

AMAM

Président Marcel SPISSER

Secrétaire Jean-Paul GULLY

Trésorier Claude MORANT

Tél. 03 88 29 98 15 / j-p.gully@orange.fr

L'AMAM est soutenue par :



Appel à adhésion

L'Association des Amis du Mémorial d'Alsace Moselle (AMAM) a besoin du plus grand nombre, élus, anciens combattants ou témoins, artistes, universitaires, enseignants, acteurs économiques, simples citoyens, pour donner au Mémorial son assise populaire, pour le promouvoir et en faire un lieu de Mémoire régionale, d'histoire générale, de sens et de pédagogie.

Adhérez à l'AMAM en renvoyant le bulletin ci-dessous à :

Jean-Paul Gully / 4 rue Virgile / 67200 Strasbourg / j-p.gully@orange.fr

NOM. PRÉNOM

ASSOCIATION ou COMMUNE

ADRESSE

CP. VILLE

TÉL. EMAIL

Adhère à l'AMAM et vous envoie la cotisation de €

à le signature

Cotisations : 25€ pour les personnes physiques
20€ pour les établissements scolaires
30€ pour les associations de moins de 200 membres et les communes de moins de 600 habitants
60€ pour les associations de plus de 200 membres et les communes de 601 à 1000 habitants
100€ pour les communes de 1001 à 5000 habitants
200€ pour les communes de 5001 à 10000 habitants
300€ pour les communes de plus de 10000 habitants